

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Steve Beshwaty : patte de velours

Isabelle Crépeau

---

Volume 27, Number 1, Spring–Summer 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12021ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association Lurelu

**ISSN**

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Crépeau, I. (2004). Steve Beshwaty : patte de velours. *Lurelu*, 27(1), 15–17.



## Steve Beshwaty : patte de velours

Isabelle Crépeau

Le beau regard ténébreux de Steve Beshwaty s'éclaire dès qu'il se met à parler. Le jeune illustrateur s'interroge beaucoup, se remet en cause, cherche toujours à avancer. Tout au long de l'entrevue, ses propos sont imprégnés de cette volonté de cheminer et de ce souci d'évoluer comme artiste.

Steve Beshwaty rencontre les jeunes de tous âges dans les écoles et, évidemment, ces animations lui ont permis de s'arrêter pour mieux comprendre sa propre démarche : « Concrétiser les choses pour préparer ces rencontres m'aide à faire des synthèses de ma réflexion, ce qui me permet de mieux comprendre mon processus créatif. Ça me fait du bien de sortir de ma caverne pendant trois mois pour me retrouver dans les écoles! »

Il est à l'aise avec les jeunes, conscient et heureux de leur faire vivre une expérience de création différente. Il m'explique comment il procède : « Je leur montre comment est fait un livre en mettant l'accent sur les choix de création. Je leur demande d'illustrer une histoire et ils doivent alors faire des choix : c'est ça l'illustration. Il y a mille façons de faire un dessin. Et je trouve intéressant d'amener les enfants à se questionner au niveau créatif, de leur transmettre ce que j'aurais aimé apprendre à leur âge : l'important n'est pas le résultat, c'est le processus. À la limite, on se fout que le dessin soit beau ou laid : l'important, c'est l'idée! C'est ce qu'ils ont voulu dire! Je veux les amener à créer sans la pression de la performance, et dans le plaisir. Plus jeune, j'en suis venu un jour à ne plus aimer apprendre parce que l'accent était trop mis sur la performance, justement. Je veux donc leur communiquer un autre message. Et j'aime voir comment fonctionne leur créativité à différents âges, ce qui les accroche, comment chacun apprend et travaille. Il me faut travailler avec leurs limites et connaître leur langage. C'est très enrichissant! »

### L'âge de peluche

En regardant le petit raton Edmond, on ne peut qu'être frappé par la ressemblance entre ce personnage des histoires de Christiane Duchesne et celui qui en a créé l'image. Même idéalisme tendre, même sensibilité vive et même détermination à poursuivre son idéal.

Enfant, Steve gribouillait tout le temps, pendant les cours. Il ne se doutait pas alors qu'on pouvait aller à l'école pour apprendre à faire des images : « Je me suis dirigé en graphisme au cégep Ahuntsic, sans trop savoir. Parce que c'était quelque chose de visuel. À mon premier cours, il fallait dessiner notre main. Pour moi, c'était un peu saugrenu de constater qu'on pouvait apprendre à dessiner à l'école. J'ai tout de suite senti que j'avais fait le bon choix. Mais la typographie et la mise en pages m'ont moins plu, je me suis plutôt orienté vers l'illustration. En fait, c'est un non-choix! Je me laisse aller, et les choses arrivent comme elles le doivent : ça toujours bien tourné comme ça. »

C'est que, à sa sortie du cégep, le milieu demande des graphistes bien au fait des logiciels de mise en pages. Ses études ne l'ont pas préparé à ça et l'aspect informatique de la tâche du graphiste ne l'attire pas du tout. Ne se trouvant donc pas d'emploi dans ce domaine, il profite d'une bourse qu'il a reçue en prix pour sa créativité remarquable et s'inscrit au répertoire des illustrateurs et illustratrices du Québec. Cette visibilité lui apporte quelques contrats d'illustration dans des magazines, quelques affiches, des cartes de vœux. Puis Lucie Papineau, directrice de collection chez Dominique et compagnie, attirée par l'illustration qu'il a faite pour une carte de vœux, lui demande d'illustrer un premier album. « Plus j'ai illustré de livres jeunesse, plus j'ai aimé le faire, et plus c'est ce qu'on m'a demandé de faire. Je ne fais pratiquement que ça maintenant. Je me rends compte que c'est



« Les livres, ça donne des ailes! »,  
affiche de Communication-Jeunesse  
(Livromagie 2000-2001)

vraiment ce que je préfère. C'est en illustrant un premier livre que j'ai réalisé le monde de possibilités que ça ouvrait : en ce qui a trait au dessin, au récit, aux choix de scène et de point de vue... C'est ce qui m'a tout de suite captivé. J'étais fasciné par cette forme de langage particulier que constitue l'illustration d'albums jeunesse. »

### Le poil de la bête

Bien des choses caractérisent les œuvres de Steve Beshwaty : la fantaisie et l'expressivité des personnages, l'originalité des points de vue, la richesse des couleurs superposées, les lumières qui rendent l'illustration vivante et la texture bien particulière qu'il confère à ses images... Et même avec un style si personnel et défini, l'artiste demeure aux aguets, craignant par-dessus tout de se répéter. « Me sentir parfois bloqué par mes limites me frustre. Ce à quoi je veux arriver comme résultat n'est pas toujours limpide dans ma tête et, parfois, je frappe un mur au niveau du dessin. Sans savoir clairement ce que je veux, je sais que ce n'est pas ça, que ça marche pas! Quand je m'aperçois que je suis redondant et que je n'avance pas, ça me frustre aussi. Ce n'est pas toujours facile d'avoir une attitude positive face aux embûches. Ce sont des combats intérieurs difficiles parfois, où il faut éviter de trop se dévaloriser. Il faut apprendre à accepter ses propres limites et partir de là pour travailler à les faire évoluer. »

L'illustration d'un texte ne consiste pas à plaquer des images sur un texte. Loin de là. La démarche de l'artiste témoigne de tout le respect qu'il a pour le travail de l'auteur tout en clamant l'originalité, l'intégrité et la profondeur du travail de l'illustrateur. « J'aime prendre des libertés par rapport au texte. C'est l'équilibre entre cette liberté d'interprétation et le respect des paramètres déjà précisés dans le texte qui fait la richesse d'une illustration. J'aime aller au-delà de ce qu'impose le texte, tout en respectant l'essence.



Il s'agit d'apporter quelque chose de neuf, mais pas de voler la vedette à l'histoire.»

Chaque nouveau projet est une occasion pour lui de cheminer. Pas question de s'asseoir sur ce qu'il maîtrise déjà. Cette fois il s'attardera plus profondément à la perspective ou au travail sur les couleurs, toujours dans le but de faire évoluer son travail : «Jamais je n'aurai la prétention de dire que je maîtrise l'illustration. J'apprends toujours : savoir rester en arrière-plan du texte, tenir compte des différents degrés de lecture. Il faut penser à la fois au lecteur et à soi quand on fait une image. J'aime réfléchir là-dessus, m'interroger sur mon apport dans un projet. Chaque fois que je me concentre sur un aspect du travail en particulier, je ne veux pas oublier les autres, la couleur, la composition et la ligne... j'essaie de penser à tous ces éléments-là dans la conception même de l'image.»

Une première lecture du texte permet à Steve Beshwaty de s'imprégner de l'histoire. Il relit et réfléchit pour permettre au personnage d'émerger : c'est un instant magique ! «C'est ce que je préfère, dit-il. Trouver un personnage qu'on a le goût de suivre, assez fort pour soutenir l'histoire, un personnage qui s'autosuffise. C'est à partir de là qu'on va avoir le goût de croire à cette histoire.»

Il peut alors, avec un évident souci d'efficacité, séparer le récit en trente-deux pages, choisir avec soin les moments à illustrer, puis y aller de petites esquisses qu'il agrandira pour l'étape finale de coloration.

Tout au long du processus, il explore, il s'interroge et se remet en cause : «Qu'est-ce qui fait qu'une image est intéressante autant pour les jeunes que pour les adultes ? En fait, je pense de plus en plus qu'il y a peu de différences. Les enfants sont beaucoup plus subtils que l'on croit, ils comprennent bien le langage visuel. Je ne veux surtout pas niveler par le bas ni me censurer parce que je m'adresse à des enfants, alors j'essaie de faire des images pour qu'elles plaisent à tout le monde.»

Il a toujours employé l'acrylique parce que ce médium convient tout à fait à sa façon de travailler, lui laissant loisir d'utiliser à la fois les techniques d'empâtement et de lavis et lui permettant surtout de façonner à son goût la texture de l'image : «Le travail de préparation de la surface est long et assez fastidieux, dit-il, mais c'est ce qui permet d'en arriver à un fond, souvent foncé, assez texturé. Je fais ensuite ressortir cette texture avec des couleurs plus pâles. J'élimine tout le blanc. Tout ça avant même de savoir vraiment où je m'en vais. Mon dessin est précis mais, pour ce qui est des couleurs, tout reste alors à construire. À l'étape de la coloration réapparaît assez souvent le syndrome de la page blanche ! Chaque fois j'apprends, j'explore.»

Puis la dernière étape sera aussi celle qui l'amuse le plus : «Malheureusement, on a rarement le temps de s'attarder à cette étape ! Quand le projet est presque terminé, que toutes les couleurs y sont, je peux m'amuser à peaufiner, à jouer avec la lumière, à ajouter de petits détails de couleurs qui viennent faire toute la différence. C'est bien de pouvoir voir les illustrations et le texte devenir un tout qui prend forme. Le grand vertige du début s'efface quand on se rend compte que tout commence à exister, que quelqu'un va voir ça, imprimé sur du papier et que ça va le faire entrer dans un autre monde. J'aime ça. C'est là où toutes les angoisses, les efforts, les moments où on s'arrache les cheveux sont récompensés.»

### À contre-poil

Le grand respect que Steve Beshwaty voue au travail créateur fait en sorte que l'harmonie des relations qu'il entretient avec les éditeurs, les auteurs, s'avère capitale pour lui. Il souhaiterait plus d'ouverture encore en ce sens, persuadé par exemple que la littérature jeunesse bénéficierait d'une collaboration plus étroite entre auteurs et illustrateurs. Il m'explique : «C'est difficile de trouver l'équi-

libre exigé pour que chacun exerce son métier. J'aimerais que le milieu soit plus ouvert à une collaboration réelle entre auteur et illustrateur, il en resurgirait probablement une plus grande compréhension mutuelle et le livre jeunesse en serait gagnant. Personnellement, j'ai été chanceux avec les gens que j'ai rencontrés. Le respect mutuel des gens avec qui je travaille, tant la maison d'édition que l'auteur, est primordial à mes yeux. Nous mettons tous tellement d'énergie là-dedans. Je suis prêt à me vider, mais pour des gens qui apprécient ce que je fais ! Le climat de bonne entente est tellement important pour que je puisse travailler.»

C'est pour cette raison que les histoires de négociation de contrats lui semblent de plus en plus lourdes... Steve Beshwaty se montre d'abord un peu réticent à parler des conditions de travail des illustrateurs, c'est un sujet qui visiblement le préoccupe, mais qu'il aborde avec une prudence toute naturelle. «J'aime beaucoup mon travail, pourtant j'ai moins le goût de le faire si je sens qu'il faut me battre sur le plan juridique. C'est les affaires ! Mais je trouve pesant cet aspect des choses. Il faut que je sois en paix avec moi-même pour travailler sur un projet sans être trop préoccupé par les conditions du contrat. Sans trop s'attarder à ça, il faut être réaliste : de plus en plus, les maisons d'édition deviennent de grosses machines ! Les illustrateurs doivent donc se regrouper aussi pour bien faire respecter leurs droits, leur travail... Je comprends, il y a beaucoup de concurrence dans un petit marché. Les maisons d'édition n'ont pas toujours de grandes marges de manœuvre, mais les contrats sont devenus tellement volumineux et compliqués : tout le monde veut se protéger ! Les maisons d'édition ont plus de ressources sur le plan juridique que les illustrateurs. On constate de plus en plus une grogne générale du côté des illustrateurs à ce sujet... Les éditeurs auraient tout avantage à écouter et à considérer le point de vue des illustrateurs, puisque garder un climat d'harmonie, plus



*Petits contes de ruse et de malice* (Éd. Les 400 coups)



sain pour la création, est de l'intérêt de tous. J'évite de me laisser ronger par ça et je garde une bonne attitude. D'autant plus que, à trop dire ce qu'on pense, on court le danger d'être écarté. Heureusement, les directeurs de collection et les gens avec qui je travaille ont une attitude sympathique. C'est ce qui fait que je peux continuer à m'amuser à faire ce métier!»

#### L'étoffe d'un artiste

Idéalement, l'illustrateur aimerait pouvoir maintenir un rythme minimal de production d'un album chaque année. Cela lui permettrait de continuer à cheminer dans sa démarche tel qu'il souhaite si intensément le faire. Il jongle aussi avec l'idée d'expérimenter l'écriture pour pouvoir créer complètement un univers. «La plupart du temps, l'illustration doit s'adapter au texte. C'est toujours moins facile de faire changer un texte par rapport à l'illustration. Si j'étais aussi l'auteur, je pourrais retravailler le texte selon ce qui se passe en l'illustrant. C'est une toute autre démarche de création qui devient possible, une démarche à trouver et à explorer.»

Il travaille présentement à illustrer un texte de François Gravel, un album qui paraîtra à la nouvelle maison d'édition Imagine. Il s'agit de l'histoire du vilain petit canard. Il est content de faire ce projet, parce qu'il ne souhaite pas qu'on fasse appel à lui seulement pour des histoires fantaisistes et humoristiques. «On ne pense pas souvent à moi pour illustrer des choses plus émotives. Je ne suis pas que le gars qui dessine des bonshommes bizarres! Bien sûr, l'humour est important pour moi, mais il y a aussi une profondeur et une intensité que j'aime travailler. Je suis content d'avoir à illustrer un conte qui a une profondeur comme celui-là. Ça m'emballé déjà.»

Et puis une nouvelle aventure de Victorine, à La courte échelle, lui permet de pousser plus loin ce personnage qu'il aime. Il parle de chaque projet avec des étincelles dans les

yeux, il y voit chaque fois une occasion d'avancer, d'explorer et d'apprendre...

Si ses illustrations ont un pouvoir de séduction certain, la rencontre avec l'artiste, la générosité de ses propos et l'humilité de sa démarche achèvent de nous laisser complètement sous le charme.



#### Bibliographie

Steve Beshwaty a illustré les albums suivants :

- Edmond, l'affreux raton*, texte de Christiane Duchesne, Éd. Dominique et compagnie, 1998.
- Edmond et Amandine*, texte de Christiane Duchesne, Éd. Dominique et compagnie, 1999.
- Edmond le prince des ratons*, texte de Christiane Duchesne, Éd. Dominique et compagnie, 2000.
- Pouah! Bébé-sorcière*, texte de Lucie Papineau, Éd. Dominique et compagnie, 2000.
- Petit Gilles*, texte de Lucie Papineau, Éd. Dominique et compagnie, 2001.
- Ignare de Barbarie, un drôle de conte*, texte de Carole Tremblay, Éd. Dominique et compagnie, 2002.
- Victorine et la pièce d'or*, texte d'Annie Langlois, Éd. de La courte échelle, 2003.

Et les romans :

- Le chien secret de Poucet*, texte de Dominique Demers, Éd. Dominique et compagnie, 1999.
- Célestine Motamo*, texte de Sylvie Nicolas, Éd. Dominique et compagnie, 1998.
- Un vrai chevalier n'a peur de rien*, texte de Mary Décary, Éd. de La courte échelle, 2000.
- Un amour de Caramela*, texte de Mary Décary, Éd. de La courte échelle, 2001.
- Le bon roi Adam*, texte de Mary Décary, Éd. de La courte échelle, 2002.
- Une semaine de rêves*, texte de Mary Décary, Éd. de La courte échelle, 2002.

Divers :

- Croque-musique : 20 comptines pour chanter et danser*, textes de Jocelyne Laberge, Éd. Dominique et compagnie, 2001.
- Petites malices et grosses bêtises*, collectif de l'AEQJ, nouvelles, Éd. Pierre Tisseyre, 2001.

